

Textes des « Le saviez-vous ? »

N°1 : L'antiféminisme au XIX°

Savez-vous quelles sont les thèses de l'antiféminisme au XIX° ?

Les stéréotypes traditionnels sont fondés sur l'a priori d'une nature féminine spécifique et éternelle : c'est le plus souvent la femme poupée, à la cervelle d'oiseau, occupée de chiffons et de mode, capricieuse, préoccupée exclusivement par l'amour et le mariage, réservée à la maternité. L'idéologie bourgeoise contemporaine ne s'en écarte guère. Elle entend conserver cette image dégradante de la femme, car elle se veut rassurante. En effet, la misogynie bourgeoise découle tout particulièrement de la peur qu'inspire la femme, peur fondée sur la reconnaissance de l'indépendance et de l'audace croissante des femmes qui font de leurs maris des victimes et des dupes. Les femmes sont dangereuses, car on résiste mal à leur pouvoir de séduction. Les hommes sont une proie facile pour ces panthères. Ainsi se justifient au XIX° le couvent et une éducation répressive. D'autre part, la prodigalité des femmes est un danger permanent pour la fortune du mari. D'ailleurs, même l'amour pour une lorette signifie la dilapidation du patrimoine et la ruine.

Notons que la situation des femmes a beaucoup changé au XIX°. En effet, les femmes de la bourgeoisie s'ennuient. Leur besoin d'excitation, à l'instar des hommes, se traduit différemment. Elevant la désillusion et la frustration du mariage, elles recherchent des compensations ailleurs : l'étude ou la lecture, d'où une certaine émancipation de la femme. Mais, celle-ci provoque le plus souvent le persiflage, car on attend d'une femme qu'elle soit un spectacle agréable offert au regard masculin. Ainsi s'explique la caricature contre les viragos.

Etre puéril et borné, la femme se distingue par son indigence intellectuelle ; elle ne peut donc devenir l'égal de l'homme. D'autre part, puisque la femme est le jouet de sa sensibilité et de son émotivité, il revient à l'homme la tâche ingrate de l'éduquer. On comprend dès lors l'abondance des portraits-charges contre les vieilles filles, qui sont passées à côté de la vie, faute d'avoir pu se marier, et le dédain pour les jeunes filles, qui n'ont pu encore se mouler sur le modèle masculin. D'autre part, ce jugement sévère sur la femme entraîne une condamnation des femmes émancipées. Enfin, le panégyrique de la femme au foyer ou de la femme objet d'agrément implique une charge contre tout ce qui en dévie : la poulinière et la prostituée.

N°2 : La prostitution au XIX°

Savez-vous quelle était l'ampleur de la prostitution au XIX° ?

L'ampleur de la prostitution au XIX° était considérable. De nombreuses études lui ont été consacrées, dont la première d'importance a été publiée en 1836 par Alexandre Parent-Duchâtel. Intitulé ***De la Prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration***, cet ouvrage semble avoir eu des répercussions non seulement dans le monde des historiens et des sociologues, mais aussi

dans celui des romanciers, comme Balzac, Flaubert, Dumas fils, les Frères Goncourt, Zola, Huysmans ou Maupassant. Dans son ouvrage, Parent-Duchâtel a essayé de faire le portrait, moral et physique, de la femme susceptible de devenir prostituée et a contribué bien involontairement à faire de ses observations des stéréotypes.

Ainsi, ce métier est-il exercé de préférence par des femmes de basse extraction, enclines à la paresse, au désordre, à l'excès ou à l'imprévoyance et attirées par la nourriture et les boissons fortes. Trois niveaux sont distingués dans la hiérarchie de ce métier : la fille de joie (comme par exemple Boule de Suif, héroïne de Maupassant), la prostituée déguisée (l'actrice, entre guillemets, comme Nana chez Zola) et enfin la courtisane (Rosanette dans *L'Education sentimentale* de Flaubert). Ce milieu va des grandes cocottes aux petites ouvrières en passant par des catégories plus mal définies, mais où les danseuses et les modèles d'atelier tiennent une place capitale. Les premières se font offrir hôtel particulier, écurie et belle vaisselle et sont appelées « lionnes » (Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet), « cocottes » ou biches » (à la fin du XIX°) ; les secondes font l'éducation sexuelle des jeunes bourgeois et sont appelées « lorettes » ou « grisettes ».

N°3 : L'anticléricisme au XIX°

Savez-vous comment a évolué l'anticléricisme jusqu'au XIX° ?

La satire des prêtres et des moines possède une longue tradition qui s'épanouit déjà dans les fabliaux du Moyen Age. Quelques uns des thèmes que l'anticléricisme reprendra ensuite avec complaisance, comme le moine gourmand et paillard, viennent de cette époque. Mais c'est un anticléricisme bien différent de celui qu'a connu le XIX°. S'il s'est estompé depuis le Moyen Age, il n'a jamais complètement disparu.

Au thème médiéval du moine est venu se superposer au XVII° celui du jésuite, promis à une éclatante carrière littéraire jusqu'au XIX°. Les jésuites sont un abrégé de tout ce que le cléricisme peut avoir de ridicule ou d'odieux. Chez eux, les défauts des prêtres et des autres religieux deviennent des vices, car ils sont pratiqués de façon systématique. A eux, encore plus, est rattachée la couleur noire, car ce sont des enfants de la nuit. Avec les jésuites, tout un mythe et tout un bestiaire est né. Si leur animal héraldique est le dindon, ils sont le plus souvent représentés en renard ou en loup.

Au XIX°, l'anticléricisme évolue en fonction des tendances ultramontaines qui caractérisent de plus en plus le catholicisme romain. D'autre part, l'émergence entre 1848 et 1876 des mots « *cléricisme* », « *clérical* » et de leurs antonymes dans la langue politique illustre bien un moment décisif dans l'histoire de l'anticléricisme. Il devient une réaction de défense de l'esprit libéral et rationaliste ; Il gardera ce visage durant plus d'un demi-siècle.

La France a toujours été dominée par les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Aussi les peintres-caricaturistes n'ont-ils pas hésité à brocarder les gens d'Eglise chaque fois que l'occasion s'en présentait et chaque fois que la censure était levée. Certains journaux se sont même spécialisés dans l'anticléricisme, tels *La Lanterne* et *L'Action*. Mais, les caricatures

anticléricales se rencontrent même dans des journaux politiquement neutres comme **Le Rire** ou **Le Courrier français**. Il semble donc que les charges contre les représentants de l'Église amusent plus qu'elles ne choquent. D'ailleurs, notons que de nombreux critiques ont montré que l'anticléricisme au XIX^e était une idéologie de diversion, habilement entretenue par la bourgeoisie républicaine, qui permettait de se dispenser d'entreprendre les véritables réformes de structure.

Les thèmes de l'anticléricisme sont essentiellement au nombre de deux. Le premier est le reproche fait aux clercs de ne pas être comme les autres (caste supérieure, catégorie séparée, costume distinctif, mode de vie à part, vocabulaire étrange, règles et coutumes propres). En effet, l'homme accepte mal que l'autre soit différent, aussi la caricature met-elle en exergue cette différence en insistant sur la soutane, la calotte et la tonsure. Quant au second reproche, il réside dans le fait que l'Église est une menace pour l'État, pour les individus et pour les familles.

N°4 : La condition ouvrière au XIX^e

Savez-vous quels étaient les traits particuliers de la condition ouvrière au XIX^e ?

Ce n'est que dans la première moitié du XIX^e, avec la révolution industrielle, que se sont constituées les masses ouvrières et se sont définis les traits particuliers de la condition ouvrière. Ces ouvriers sont pour la plupart des jeunes qui fuient la campagne et qui, même s'ils n'ont pas de formation, sont employés en masse, car ils sont formés sur place. Leur journée de travail, qui légalement est de 11 heures à Paris et de 12 heures en province, va parfois jusqu'à 16 heures. La vie dans les ateliers est rude et les salaires sont très bas : 4, 98 francs par jour en 1871. Les mortes saisons et les chômages n'étant pas payés, les ouvriers vivent misérablement. Plus de la moitié sont endettés. Leur logement est bien souvent un taudis, car les loyers sont chers : par exemple, à Paris, une pièce sans feu au 6^{ème} étage d'un immeuble dégradé coûte 40 francs par mois. De plus, les ouvriers ont peu de loisirs. Le dimanche, ils fréquentent les cafés concerts, les bals populaires et les guinguettes, ou bien ils se promènent sur les boulevards.

La petitesse des logements, la promiscuité et la misère poussent le plus souvent les ouvriers vers l'alcoolisme et les ouvrières vers la prostitution (en général pour compléter leur salaire, inférieur de moitié à celui d'un ouvrier, même à travail équivalent). Un ouvrier, dont la durée de vie décroît rapidement (37 ans pour les mineurs), n'a pas beaucoup de chance de devenir un jour son propre patron. En effet, sous le règne de Napoléon III, le règne de l'argent, le capitalisme, rend de plus en plus difficile l'accès de l'ouvrier à la situation de patron.

Dans la première moitié du XIX^e, l'ouvrier n'est pas encore un sujet d'intérêt pour la littérature de l'époque. Par exemple, dans **La Comédie Humaine**, les ouvriers sont présentés comme une masse indistincte, brutale, toute entière vouée à la débauche. Aucune figure saillante n'apparaît. Ce n'est qu'avec les Goncourt que les « basses classes » accèdent à la dignité de personnages de romans. Ils croquent quelques silhouettes populaires dans **Germinie Lacerteux**. De son côté, Hugo en donnent quelques portraits dans **Les Misérables**.

Enfin, chez Zola, si les ouvriers de *L'Assommoir* n'ont pas encore une conscience prolétarienne, ils finissent par devenir, dans *Germinal*, une vraie classe sociale, qui désire améliorer sa condition, sans changer d'état.

N°5 : Le bourgeois au XIX°

Savez-vous à quoi reconnaissait-on le bourgeois au XIX° ?

A sa *bêtise*, répond Flaubert, qui a voulu l'immortaliser dans *Bouvard et Pécuchet*. Il a mis dans cette œuvre l'accent sur des personnages grotesques et touchants à la fois qui veulent s'élever à un niveau de science qu'ils ne peuvent assimiler. Dans *Madame Bovary*, il nous croque une galerie intéressante de bourgeois et par là fait une assez féroce satire d'un siècle, dominé par le lucre, la cautèle, l'égoïsme et le conformisme. De même Henri Monnier a fait de Joseph Prudhomme la synthèse de la bêtise bourgeoise. En effet, être bourgeois constituait aux yeux de l'écrivain la plus grave des tares.

Si c'est son *matérialisme* qui caractérise le plus le bourgeois, il se fait aussi remarquer par son *goût pour la médiocrité artistique*. En effet, le bourgeois lit peu ; à part quelques ouvrages de Ducray-Duminil, de Pigault-Lebrun et de Mme de Genlis, il se consacre plus au journal qu'il trouve cependant médiocre ; il va au théâtre uniquement pour se montrer ; il se rend au Louvre pour contempler les œuvres d'art prises à l'ennemi ; il préfère le bal, surtout celui de l'Hôtel de ville à Paris et ceux de la Préfecture en province ; quant à la musique, il se soumet à une forme de médiocrité régnante et aux réussites des industriels du spectacle. Cette platitude déprimante du siècle bourgeois, cette incapacité de génie et d'enthousiasme, nous l'avons rencontrée dans la peinture de tous ces êtres mécaniques, pour ainsi dire empaillés, comme des oiseaux sur un perchoir.

Le bourgeois se reconnaît aussi à son *goût du paraître*. Celui-ci l'a poussé jusqu'à l'Opéra où le luxe s'étale dans toute sa pompe, où la vanité et la puissance de l'argent s'affirment, où la comédie humaine se joue en divers actes et révèle les personnalités de tous ordres.

Ce renoncement à l'action et cette aspiration à une existence de rentier entraîne une permanence de l'ennui. C'est alors que le bourgeois, titillé par un besoin d'excitation va visiter les femmes de petite vertu (danseuses, etc.), d'où la fréquence du thème de la prostitution.

Enfin, on reconnaît le bourgeois à son *aspect physique*. La caricature, qu'elle soit iconique ou littéraire, a largement contribué à l'élaboration d'un type et d'un mythe : celui du bourgeois laid et ridicule. Son allure physique, nous la retrouvons largement diffusée par les esquisses des peintres-caricaturistes comme Daumier.

Mais, au-delà des ridicules, c'est tout le système social bourgeois, basé sur l'hypocrisie, qui est remis en cause : d'un côté l'on prêche le désintéressement, de l'autre on pratique l'égoïsme : d'un côté l'on exalte l'amour de la patrie, de l'autre on passe son temps à frauder l'enregistrement ; d'un côté l'on respecte les usages reçus, de l'autre on se moque de ceux

qui suivent les conseils. Nombre d'écrivains ont peint de façon satirique cette bourgeoisie, qui sous des apparences guindées et austères, est en fait corrompue, niaise et orientée spontanément vers le mensonge et l'hypocrisie. Ils ont surtout passé au crible les deux institutions sur lesquelles se fonde l'édifice social contemporain : l'éducation et le mariage.